

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

IV.

15 mai.

Mon père était ce fils aîné de maître Raymond, parti aux armées tout au premier bruit de la guerre, et qui n'avait plus donné de ses nouvelles, si bien qu'on le croyait mort. Ame généreuse, mais fière et indomptable, ayant, à ce qu'on a cru, essuyé les injustices, peut-être les offenses de certains personnages puissant avant que les troubles éclatassent, il en conçut un ressentiment éternel, et fut dès lors, quoique en silence, révolutionnaire aussi exalté que ma tante est devenue plus tard exaltée royaliste. Les cruautés et les scélératesses des bourreaux de la France excitèrent son horreur sans le faire broncher dans sa haine contre le régime détruit. Il resta républicain comme ceux de Rome, faisant en héros son devoir de soldat, et ne désirant que d'être tué au champ de bataille, martyr d'une cause déshonorée par les hommes, toujours juste, selon lui, devant Dieu. La mort même de M. et de Mme Corbin, qu'il apprit étant prisonnier de guerre au fond de l'Allemagne, ne l'ébranla point. Seulement, cette nouvelle, et les détails que ma tante lui fit parvenir plus tard, le jetèrent dans un désespoir farouche. Ma tante n'avait point ménagé ses opinions. Il ne lui répondit pas, se regarda comme n'ayant plus de famille, et se sentit plus que jamais fatigué de la vie.

Ce fut alors qu'il connut ma mère. Elle était fille d'un pauvre professeur, grand philosophe et homme excellent, qui partageant les convictions du prisonnier, l'avait admis à son foyer, dont cette fille unique faisait l'aimable ornement et le tranquille bonheur. Mon père était beau comme son âme, et elle charmante comme sa vertu. Ils s'attachèrent l'un à l'autre. Pour la première fois depuis bien de années, l'austère capitaine vit un rayon de joie illuminer son cœur outré de chagrins. Hélas ! joie amère ! Deux êtres si bons et si grands pouvaient s'aimer plus que la vie, mais non pas plus que le devoir, et chacun d'eux gardait son secret que l'autre avait pénétré. Comment s'unir ! Ce n'était rien qu'ils fussent pauvres : de telles âmes ne pouvaient s'arrêter aux considérations du vulgaire, se sentant assez de trésors à mettre en commun. Il voulait donner l'appui de son courage, et elle les consolations de son dévouement ; mais elle devinait qu'il ne renoncerait point à sa patrie, et lui savait bien qu'elle n'abandonnerait jamais son père. En sorte que leur noble et grand amour semblaient ne croître et ne fleurir que pour être imolé. Dans cette douleur, d'un même élan il se tournèrent vers Dieu. Le vieux savant, par une bénédiction rare en Allemagne à cette époque, était fervent catholique. Sa fille, saintement élevée, vraiment chrétienne, éloquente et enthousiaste, voulut communiquer au prisonnier, pour leur consolation quand le jour de la séparation serait venu, la piété forte qui déjà calmait les orages de son cœur.

Elle réussit. Mon père avait plutôt oublié qu'ahjuré la foi de ses premiers ans ; il y revint avec la suprême ardeur des infortunés. Vous savez, chère Elise, combien ceux qui souf-

frent et qui aiment Dieu l'aime tendrement. Le bruit courait que la paix allait se conclure et délivrer les prisonniers. Ces triste cœurs s'attendaient donc à se dire bientôt adieu, lorsqu'un coup de foudre lia leur destinées. Le bon vieux professeur mourut presque subitement, n'ayant eu que le temps de léguer son âme au ciel et sa fille à son ami. Les deux legs furent acceptés. Le prisonnier épousa l'orpheline ; Dieu reçut en grâce, je l'espère, l'âme éprouvée qui n'avait jamais douté de sa miséricorde. Je naquis une année après, unique rejeton de ces deux sèves si pures, et mon arrivée en ce monde fut la dernière joie pleine et sans mélange que mon père y goûta.

C'était en 1800. Mon père avait quitté l'armée pour ne pas servir l'ambition de Bonaparte, qui le désolait autant que les infamies révolutionnaires, et ils s'étaient mis dans l'industrie. Mais la même probité qui lui avait fait briser son épée et renoncer à la carrière des emplois, l'exposait à des périls où son inexpérience succomba. Il était mal noté près des gens qui gouvernaient ; la généreuse audace de son langage lui attira des persécutions qui consommèrent sa ruine. Il se trouva bientôt dans un état voisin de la misère, et enfin, après plusieurs années d'efforts immenses, après d'horribles alternatives, épuisé quoique plein de courage, il se vit, au seuil de la mort, entre sa femme sans ressources et sa fille âgée de sept ans.

Vous vous demandez comment mon père ne s'était pas adressé à sa sœur la marquise d'Aubecourt ? Hélas ! il l'avait fait, et ceci me coûte à dire, bien que le tort de ma tante soit excusable à quiconque la connaît et sait avec quel empressement elle a voulu le réparer. La lettre de mon père fut probablement un peu trop fière. Ma pauvre tante répondit en envoyant bien vite une somme assez forte ; mais elle eut l'imprudence (elle en a souvent pleuré) de ramener encore ses malheureuses opinions, et de se montrer royaliste, là où elle devait n'être et n'était que sœur. Aigris par leur infortune, indignés, d'autant plus susceptibles qu'ils étaient plus malheureux, mon père et ma mère refusèrent amèrement ce don qui pouvait les sauver. Ma tante, offensée à son tour, ignorant d'ailleurs la profondeur de notre chute, n'insista pas. Plus tard, pressée d'un noble regret, elle fit d'inutiles démarches pour retrouver son frère. Il avait disparu, mettant un soin cruel à cacher sa demeure et son nom. Ma mère non moins fière, n'avait garde de lui désobéir en indiquant l'asile affreux où il achevait stoïquement sa lente agonie. Je vois toujours cette mansarde, dans l'une des plus noires maisons du plus misérable quartier de la ville. On m'avait fait venir de la petite pension où j'étais entretenue depuis quelques temps avec le prix des derniers meubles. Ma mère, pâle et brisée, mais l'œil sec, soutenait la tête courageuse du mourant. Les regards attachés sur le crucifix serré dans ses mains jointes, il écoutait les exhortations d'un prêtre, debout au pied de son lit. Lorsque j'entrai, je le vis sourire. Il m'enbrassa tendrement, et je me mis à genoux. Posant sur ma tête sa main déjà froide : "Ma fille, me dit-il, tu ne me verras plus. Prie pour moi ; chéris ta bonne mère, et met ta confiance en Dieu qui me rassure au moment de vous quitter. Ne balance jamais à remplir aucun devoir. Sois généreuse ! Je te bénis de toute mon âme au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit." Or m'emporta. Il mourut le soir.

(A continuer)